Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 12 (1904)
Heft: 1

Artikel: Séjour de Ch. Dickens à Lausanne en 1846
Autor: Meissner, Fr.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-13273

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SÉJOUR DE CH. DICKENS A LAUSANNE
en 1846.

Il est toujours intéressant de connaître le jugement porté sur notre pays par un étranger, surtout quand cet étranger est un auteur renommé dont les romans ont fait le délice de tout le monde civilisé et ont encore leurs lecteurs à l'heure qu'il est, faveur qui ne revient pas à tant d'autres romanciers fort en vogue jadis.

Le spirituel et aimable auteur de Nicolas Nickelby, Martin Chuzzlewith, Bleakhouse, Copperfield et de tant d'autres charmants tableaux de la société anglaise d'il y a quelque soixante ans, a passé six mois à Lausanne et a communiqué dans sa correspondance avec un ami ses observations sur le pays de Vaud et ses habitants. Ces notes ont été recueillies par cet ami qui fut aussi son biographe, John Forster [1]. Nous extrayons de cette œuvre par trop volumineuse pour le grand public les parties les plus caractéristiques.

Dickens descendit avec sa famille à l'hôtel Gibbon, jeudi le 11 juin 1846. Il mit deux jours à se procurer un domicile Il trouva que la plupart des maisons louées aux Anglais étaient semblables aux petites villas de Regent's-park à Londres, ayant des vérandas, portes vitrées donnant sur des pelouses et des alcôves avec vue sur le lac et les montagnes. Une de ces villas, située un peu plus haut au-dessus de la ville « comme un vaisseau sur une vague », le tenta, mais la « violence probable des vents d'hiver » l'en détourna. Plus grande fut la tentation de choisir l'Elysée, plus château que villa, avec de vastes prés donnant vue sur le lac, et semblable à une ancienne maison de campagne anglaise, grâce à ses corridors, ses escaliers et les boiseries ; il aurait pu l'avoir au prix de 4000 francs pour douze mois. « Mais

[1] *The life of Charles Dickens* by John Forster. 6 volumes. 1873. Nous marquons par des guillemets les passages traduits textuellement.

considérant sa grandeur, je fus effrayé en songeant aux nuits orageuses d'automne. » Il revint donc à la première maison qu'il avait vue, Rosemont, « un vrai nid de poupée », avec deux charmants petits salons, salle à manger, vestibule et cuisine au rez-de-chaussée, et juste assez de chambres à coucher en haut. « C'est une situation superbe sur une colline au-dessus du lac, à dix minutes de cet hôtel, et bien que modeste comme toutes les demeures par ici, mieux fournie que d'autres, excepté l'Elysée, ayant été bâtie et meublée, les petits salons à la mode de Paris, par le propriétaire et son épouse pour eux-mêmes. Ils demeurent à présent dans une maison plus petite, semblable à une loge de portier, en-deça de la grille. Une portion des terres est louée à un fermier qui demeure tout près, de sorte que nous ne serons pas isolés. » Le loyer est de 250 francs par mois pour six mois, de 200 pour les six mois suivants, pour un séjour plus long. « Je ferai observer de plus que ma petite chambre d'étude est en haut et que deux fenêtres françaises s'ouvrant sur un balcon offrent la vue sur le lac et les montagnes. Il y a encore un pavillon au jardin avec deux chambres, dans l'une desquelles vous[1] travaillerez quand vous arriverez. Quant aux boudoirs pour lire et fumer, il y en a partout, et les boudoirs de Rosemont sont charmants. »

« La contrée est tout à fait délicieuse, aussi riche en arbres, verte et ombragée que l'Angleterre, pleine de profonds vallons et rayonnante de toutes sortes de fleurs en profusion. Elle abonde en oiseaux chanteurs et le reflet de la lune sur le lac est splendide. Des montagnes prodigieuses s'élèvent de l'autre côté du lac, le Simplon, le St-Gothard, le Mont-Blanc et toutes les merveilles des Alpes se dressent là dans leur effrayante grandeur. Le pays est richement cultivé. Il y a toutes sortes de promenades, des vignobles, de verts sentiers, des champs de blé et des prés pleins de

[1] Forster.

foin. La propreté générale est aussi remarquable qu'en Angleterre. Il n'y a pas de prêtres, ni de moines dans les rues, et le peuple semble industrieux et prospère. Je ne vis jamais autant de magasins de librairies que dans les rues de Lausanne aux rudes montées et descentes. »

« Il y a quelques églises servant maintenant de dépôts de marchandises avec des grues et des poulies émergeant des tours, de petites portes transformées en fenêtres en ogive et des hangars établis dans des cryptes, ce qui produit un air de délabrement. D'un autre côté, il y a une place libre où sont exposées toutes sortes de livres français et de publications provenant d'au-delà du Jura. Il n'y a qu'une seule église catholique à l'usage des Savoyards et des Piémontais arrivant ici pour leur commerce. Quant au paysage, il ne saurait être apprécié à sa juste valeur, il est trop beau. Il n'y a pas dans le voisinage de grandes cataractes, ni de gorges comme dans d'autres contrées de la Suisse; mais la variété des sites est toute charmante. Il y a la plage où en vous promenant vous pouvez plonger vos pieds dans l'onde azurée. Il y a des collines menant aux grandes hauteurs au-dessus de la ville ou bien vers le lac. »

« L'un des salons de ma villa est meublé en velours rouge, l'autre en velours vert; dans les deux, il y a tout plein de glaces et de jolis rideaux de mousseline blanche; le plus grand salon est recouvert d'un tapis quand il fait froid. »

Puis Dickens parle à son ami des personnes dont il fit connaissance à Lausanne, et d'abord de la petite colonie anglaise qui lui souhaita la bienvenue. Ce fut d'abord M. Haldimand, ci-devant membre du parlement anglais, homme distingué qui, avec sa sœur, Mme Marcet (l'auteur bien connu), s'était depuis longtemps établi à Lausanne. Il possédait une belle demeure au-dessous de Rosemont, et son caractère et sa position sociale en avaient fait « le souverain

de la place ». Il a fondé et doté ici toutes sortes d'hôpitaux et d'institutions, et donne demain un dîner pour introduire nos voisins ». Le dîner chez M. Haldimand fut suivi de dîners offerts par les personnes qui s'y étaient trouvées, d'abord par une dame anglaise mariée à un Suisse, M. et Mme Cerjat, puis par sa sœur mariée à un Anglais, M. et Mme Goff; ensuite par M. et Mme Watson qui avaient loué l'Elysée, et avec lesquels Dickens continua, ainsi qu'avec M. Haldimand, des relations intimes longtemps après avoir quitté Lausanne.

Il entra aussi en relations avec M. Verdeil, médecin des prisons et vice-président du conseil de santé, introduit par M. Haldimand. Ce dernier étant président et grand bienfaiteur de l'Hospice des Aveugles, Dickens s'intéressa beaucoup à cet établissement.

Quant au caractère du peuple suisse, Dickens en conçut une haute opinion qui ne se démentit jamais. Il estima que c'était la plus grande injustice d'appeler les Suisses « les Américains du continent ». Il dépeint les paysans autour de Lausanne comme le plus charmant peuple. Jamais en chemin il ne rencontrait homme, femme ou enfant, sans en être salué, et jamais il n'observa quoi que ce soit d'inconvenant dans leur tenue. « Ils n'ont pas l'aménité et la grâce des Italiens, ni les manières agréables des meilleurs représentants de la population rurale en France. Mais ils sont admirablement bien élevés (les écoles de ce canton sont extrêmement bonnes, dans chaque petit village), et toujours prêts à donner une réponse civile et plaisante... Nous avons ici un cuisinier et un cocher, pris au hasard parmi le peuple de la ville, et jamais je ne vis de domestiques plus obligeants et plus dévoués, et pour la propreté, l'ordre et la ponctualité, ils sont sans rivaux. »

La première occasion que Dickens eut d'observer les paysans, trois semaines après son arrivée, fut une fête rusti-

que qui eut lieu sur une place appelée le Signal. « Il y avait divers hangars où l'on offrait à manger et à boire et vendait des joujoux et des bibelots ; au milieu de la place on dansait sans interruption des valses et des polkas. Puis un grand carrousel pour les enfants et des tables de jeux de hasard sous les arbres. Dans l'une des cabanes, il y avait des paysans allemands, environ une vingtaine, chantant des airs à boire nationaux et marquant la mesure en choquant leurs verres. Au bas de la colline, d'autres paysans tiraient sur des cibles établies de l'autre côté d'un profond ravin à une distance de 600 à 900 pieds anglais. C'était tout à fait effrayant de voir l'exactitude de leur tir. »

Dans une lettre subséquente, Dickens décrit un mariage qui eut lieu dans la ferme. « Un membre de la famille — une sœur, je pense — fut mariée l'autre jour. La passion des Suisses pour la poudre à canon est fort drôle. Pendant trois jours, le fermier lui-même, au milieu de ses divers devoirs rustiques, sortait d'une petite porte près de mes fenêtres, environ une fois par heure, et tirait un coup de fusil. Je supposais qu'il tirait sur des rats qui ravageaient ses vignes, mais il ne faisait cela que pour le plaisir que lui procurait le mariage. Toutes les nuits suivantes, lui et un petit cercle d'amis tirèrent avec leurs fusils sous la chambre nuptiale. Une fiancée est ici toujours vêtue de soie noire ; mais notre fiancée porta du mérino noir, faisant observer à sa mère lorsqu'elle l'acheta (la vieille femme a 82 ans et travaille à la ferme) : « Vous savez, mère, que j'aurai bientôt besoin de deuil pour vous, la même robe servira donc pour les deux occasions. »

Ami de la nature et de vieux édifices, Dickens ne manqua pas de faire visite au château de Chillon. « L'insupportable solitude et l'aspect lugubre des murs et des tours, les fossés fangeux et le pont-levis et les remparts abandonnés, je n'ai jamais vu rien de pareil. Il y a encore un préau

entouré de prisons, d'oubliettes et de vieilles chambres de torture si effrayantes que la mort même vous paraît moins lugubre. Puis une vieille chambre à coucher du Grand-Duc, en haut de la tour, avec un escalier secret conduisant dans la chapelle en bas, où s'ébattent des chauves-souris ; et le cachot de Bonivard, et une horrible trappe d'où l'on jetait au lac les prisonniers, et un poteau noirci par le feu encore debout dans l'anti-chambre du salon de justice (!) — quelles places effroyables ! »

Le 9 août (1846) il y eut grande fête à Lausanne en honneur de la nouvelle constitution. « Elle commença au lever du soleil par de grands coups de canon et le feu de deux mille carabines ; à onze heures, il y eut grand service divin et quelques discours à l'église ; le soir, grand bal à la promenade publique et illumination générale de la ville. »

Les autorités avaient invité Dickens à la place d'honneur dans la cérémonie ; et quoiqu'il ne s'y rendît pas (« ayant été levé depuis trois heures du matin et tombant de sommeil à l'heure fixée pour la fête »), sa lettre de remerciements exprimait en même temps toutes ses sympathies. Il y fut d'autant plus disposé qu'il venait de faire une singulière observation : le parti des « anciens » ou « aristocrates » de la ville, y compris un petit nombre d'Anglais qui sont toujours des tories, malheur à eux !, étaient si mal disposés à l'égard de la révolution qu'on célébrait, que pour ne pas y assister, ils étaient, la veille, partis par le bateau, et que ceux qui étaient restés à Lausanne prédisaient un assaut contre les maisons non illuminées et d'autres excès. Dickens ne croyait point à ces prophéties. « Le peuple est aussi bien disposé et calme que possible. Je ne sais ce que le dernier gouvernement a pu être, mais je crois que le nouveau fait bien son devoir... » L'issue de la fête prouva qu'il avait eu raison. « Six heures du soir. La fête va brillamment. Personne du « vieux parti » n'est visible. Je m'y rendis avec l'un d'eux

avant dîner, mais rien au monde ne put le décider à y entrer avec moi. Au fond, ce qu'ils appellent une révolution n'est autre chose qu'un changement de gouvernement. Trente-six mille hommes, dans ce petit canton, pétitionnèrent contre les jésuites — Dieu sait avec quelle bonne raison. Le gouvernement se permit de les taxer de « populace ». Or, pour prouver qu'ils n'étaient pas cela, ils renversèrent le gouvernement. Je les estime pour cela. C'est un peuple naturel, ces Suisses. Il y a en eux un meilleur fonds que dans toutes les étoiles et bannières boursouflées des soi-disant Etats-Unis [1]. P. S. 10 août. La fête continue aussi paisiblement que je l'avais pensé, et ils dansèrent toute la nuit. »

La sympathie que Dickens témoigne à la révolution de 1845 à Lausanne, il la témoigne aussi à celle de Genève de 1846, et il avoue franchement : « Mes sympathies sont toutes pour les radicaux ». Il séjourna à Genève peu de jours après la révolution et logea à l'hôtel de l'Ecu. Le 20 octobre il écrit de là à son ami : « Vous ne vous imagineriez guère qu'il y a eu ici un mouvement révolutionnaire. Au-dessus de la fenêtre de ma précédente chambre à coucher il y a un grand trou fait par un boulet de canon, et deux des ponts sont en réparation. Mais ce ne sont que des accidents insignifiants. Tout le monde est à son travail. Le commerce s'étale dans les petites rues comme toujours, et le plus grand calme règne sur les places à dix heures du soir ; le seul signe visible de l'intérêt public pour les événements politiques, est un petit groupe de gens à chaque coin de rue, lisant une publication du nouveau gouvernement touchant l'élection prochaine des divers corps d'Etat. Nulle violence, rien de mauvais n'est à craindre de la part d'un peuple si bien élevé. C'est le meilleur antidote imaginable contre les expé-

[1] Le livre de Dickens « Notes on America » prouve que ses impressions sur les Etats-Unis ne furent pas toutes à l'avantage de ce pays où il avait séjourné huit mois avant de venir en Suisse.

riences américaines. Rien n'est plus absurde que la peur qu'on a eue à l'égard de la propriété particulière. L'un des principaux meneurs dans le dernier mouvement possède un magasin de montres et de bijoux d'une immense valeur — il est resté sans aucune protection pendant l'émeute. James Fazy possède un riche immeuble et une précieuse collection de tableaux... Si j'étais Suisse, avec une fortune de cent mille livres sterling, je protesterais aussi énergiquement que les radicaux contre les cantons catholiques et la propagande des jésuites. »

La bonté de cœur de Dickens, sa sympathie pour les pauvres, les malheureux, les deshérités, sa foi en la vertu humaine, tous ces nobles sentiments qui lui ont dicté ses œuvres immortelles, se révèlent aussi dans le jugement bienveillant qu'il porte sur les Suisses et particulièrement sur le peuple vaudois. Ce jugement peut paraître exagéré, trop optimiste, soit; mais en l'acceptant, même sous bénéfice d'inventaire, nous ne faisons que rendre hommage au charmant caractère de cet homme qui fut et restera l'ami et le consolateur de tous les cœurs bien nés.

Bâle, septembre 1903.

Dr Fr. Meissner.

L'ESCALADE DE GENÈVE

Notes inédites tirées des manuaux de l'ancienne commune de Villette et lues à la Société vaudoise d'Histoire et d'Archéologie, le 11 nov. 1903.

1602 ! Le temps semble être bien éloigné où les braves soldats de Lavaux, épousant la cause de leur seigneur évêque, s'étaient montrés, aux beaux jours de la Cuiller, parmi les plus agressifs des ennemis de Genève : *Post tenebras lux*, les paroisses ont changé de maître. Cependant il n'entre encore dans l'esprit de personne que ce changement a déjà amené l'unification du pays. Les notes suivantes mettent en évidence ces deux points.